LE ROSSIGNOL DU CANADA

OCTAVE CRÉMAZIE

O barde ! je t'ai vu d'un long regard d'adieu
Embrasser nos rives aimées...

L.-H. FRÉCHETTE.

C'était un jour de juin—il m'en souvient encore—
Des pleurs diamantés, jaillissant de l'aurore,
Mouillaient la paupière des fleurs ;
Un zéphyr embaumé caressait la ramure,
Et les arbres, penchés, baignaient leur chevelure
Dans l'onde pure aux bruits rêveurs.

Assis près d'un buisson, j'écoutais en silence
La voix mélodieuse et la douce romance
Du plus noble chanteur des bois ;
Il égrenait dans l'air de ravissants mélanges ;
A l'entendre on eût dit la lyre d'or des anges
Chantant un hymne au Roi des rois !

Salut, ô rossignol, superbe virtuose,
Précurseur du printemps, compagnon de la rose,
Sois donc toujours le bienvenu !
Ton chant pur et joyeux est un puissant dictame :
Il console le cœur et fait vibrer notre âme
D'un accent tendre et inconnu !

Il chantait... mais, soudain, une balle assassine
Disperse le duvet de sa chaste poitrine
Qui s'ouvre aux baisers de la mort !
Il tombe sur le sol et, dans son agonie,
Semble encore moduler—touchante symphonie—
La plainte de son triste sort !...

* *

De même, Crémazie, ô rossignol sublime !
Jadis l'on vit sortir de ton cœur magnanime
Des tremolos harmonieux ;
Bien des fois, secouant ta sombre rêverie,
Tu chantas sur ton luth l'amour de la patrie
Et les exploits de nos aïeux !

Comme le rossignol tu chantas la nature,
Les coteaux, les vallons et la douce verdure
Qui bordent le fier Saint-Laurent. [lages,
A ta voix les grands pins inclinaient leurs feuilles
Et les oiseaux, ravis, suspendaient leurs ramages
Pour saluer ton noble chant !

Tu nous montras souvent l'étendard de la France,
Ce riche talisman, témoin de la vaillance
Des guerriers morts au champ d'honneur ;
C'est dans cet étendard, qu'au milieu des batailles,
Le valeureux Montcalm, criblé par les mitrailles,
Mourut comme un triomphateur !

O barde canadien, que ta voix était belle !
Tu chantaient tour à tour le zéphyr, l'hirondelle
Et nos sites majestueux.
Les nymphes du Parnasse avaient orné ta tête,
Et placé dans ta main le burin du poète
Qui grava tes chants gracieux !

Tu chantaient... mais, un jour, le destin redou-
Mêlant à tes accords sa voix impitoyable, [table,
Brisa ton beau cœur de lion !
Semblable au vert roseau qu'inuolue la tempête,
Tu courbas sans parler ta magnifique tête
Sous la peine du talion... !

* *

Bien des ans ont passé depuis ce jour néfaste :
Le malheureux poète a méprisé le faste
Qui fut cause de son malheur.
Comme Annibal, jadis, banni de sa patrie,
Il regretta Québec, cette ville chérie,
Berceau de son premier bonheur !

Aujourd'hui, mais silence !... il repose sous terre,
Loin de son roc natal, dans un lieu solitaire,
"Le rossignol du Canada."
L'inevitable mort l'a couché dans la bière,
En attendant qu'un jour revienne sa poussière
Dans le pays qu'il illustra !

Reçois, ô Crémazie, avec un doux sourire
Ces vers que je redis sur ma modeste lyre
Que l'amour pour toi m'inspira.
Puissent les Canadiens dresser à ta mémoire,
Aux côtés de Champlain, un monument de gloire
Que tout le monde admirera !

J.-B. CAQUETTE.

Québec, 3 avril 1879.

LA
BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

LVIII

La maison de santé du docteur Molinchar
n'avait rien de commun avec les magnifiques
établissements de ce genre qui étendent sur les
coteaux de Passy ou d'Auteuil leurs construc-
tions imposantes.

Une longue bâtisse gauchement plantée sur le
versant des Buttes-Montmartre qui regarde la
plaine Saint-Denis et une suite de cours entourés
de murs blanchis à la chaux composaient le
local et les attenances exploités par le médecin
démocrate.

Ces constructions avaient été primitivement
destinées à une fabrique et, après la faillite du
malencontreux industriel qui les avait occupées
jadis, Molinchar s'était empressé de profiter de
l'occasion pour les louer à très-bas prix.

Revenu de ses premières illusions de fortune
et de gloire, le maître praticien avait abandon-
né depuis un an le quartier des Ecoles où les
visites à trois francs et les consultations à quar-
rante sous ne lui procuraient qu'un bien-être
insuffisant.

Las de prodiguer des soins aussi piètrement
rétribués à la jeunesse des deux sexes qui hante
le pays latin, il s'était un beau jour décidé à
prendre un grand parti.

Secouant la poussière de ses souliers sur le
local enfumé qu'il habitait vers le haut de la
rue Saint-Jacques, il avait, non sans regret, dit
adieu aux brasseries du boulevard Saint-Michel
pour transporter dans des régions plus produc-
tives sa science et ses pénates.

Mais, en même temps qu'il déplaçait ainsi le
centre de sa clientèle, Molinchar avait tourné
ses vues vers le côté pratique de son art.

Il y avait bien longtemps que les affiches
vertes et rouges de certains de ses confrères
l'empêchaient de dormir et qu'il rêvait l'exer-
cice de la médecine industrielle.

Dans ses insomnies entretenues par l'abus de
la bière et du tabac, il avait entrevu plus d'une
fois le cabinet splendide où il comptait distri-
buer avec des consultations gratuites des remè-
des qu'il ferait payer fort cher.

Il aspirait à siéger dans un beau fauteuil d'a-
cajou, en robe de chambre à ramages, et il avait
même composé en vue de ces grandeurs plus-
ieurs pommades infaillibles.

Mais, pour réaliser ces brillantes espérances,
il fallait des capitaux qui manquaient absolu-
ment à Molinchar et l'infortuné docteur avait
dû beaucoup rabattre de ses prétentions.

Sur le conseil de son ami Frapillon, qu'il vé-
nérait comme un maître, il s'était résigné à ex-
ploiter une mine moins fructueuse, avec une
mise de fonds plus modeste.

L'oracle de la rue Cadet avait déclaré que le
besoin d'une maison de santé se faisait impé-
rieusement sentir dans les quartiers pauvres qui
s'étendent au nord de Paris, dans le voisinage
des fortifications.

Le praticien errant qui cherchait la fortune à
tout prix n'avait eu garde d'élever des objec-
tions, surtout quand l'agent d'affaires lui eut
offert d'avancer les frais de premier établisse-
ment.

Celui-ci, qui savait fort bien ce qu'il faisait
en risquant cette dépense, s'était mis en quête
d'un local selon ses vues, et y avait installé Mo-
linchar sur un pied convenable.

La maison de santé de nouvelle création com-
plétait à merveille la série de fondations acces-
soires que J.-B. Frapillon jugeait indispensable
d'annexer à son industrie.

Le cabaret que Mouchabeuf tenait à Rueil
sous son patronage occulte avait une véritable
utilité pour les opérations extérieures, et la
pauvre Régine en savait quelque chose ; mais il
était situé beaucoup trop loin pour les affaires
courantes, et d'ailleurs, il ne répondait pas du
tout à certaines nécessités.

Enfermer un fou, procurer à une jeune per-
sonne le moyen de cacher sa faute, tout cela
rentrait dans la spécialité d'une agence secrète,
et cet important département n'avait pas encore
de titulaire, quand l'homme de loi le confia à
son âme damnée.

Molinchar l'avait accepté avec enthousiasme
et s'acquittait à souhait de ses délicates fonc-
tions.

Il y trouvait son compte à tous les points de
vue.

D'abord, J.-B. Frapillon lui abandonnait gé-
néreusement la moitié des bénéfices officiels, qui
ne laissaient pas que d'atteindre un chiffre pré-
sentable, et, de plus, le docteur se créait tout
doucement une petite notoriété dans les quar-
tiers populaires.

Les honneurs de la députation de Paris lui
apparaissaient déjà en perspective, et ce brillant
avenir ne tentait pas médiocrement le médecin
des pauvres—c'était le titre que se décernait Mo-
linchar.

Depuis la Révolution, son importance avait
grandi naturellement, et le siège était venu fort
à propos lui apporter un supplément de clientèle
et de gloire.

Malgré tant de prospérités, la maison de
santé continuait à être tenue sur un pied qui
n'était rien moins que luxueux.

Les nécessités du rationnement y avaient ré-
duit la nourriture aux proportions les plus éco-
nomiques, et, quant aux aménagements, ils n'a-
vaient jamais brillé par le confortable.

Une sorte de grand dortoir pour les hommes et
une demi-douzaine de chambres pour le sexe
faible, le tout meublé de lits en fer, de chaises
de paille et de tables en bois blanc, occupaient le
premier étage d'un grand corps de logis, percé
de fenêtres étroites et soigneusement grillées.

Le rez-de-chaussée renfermait la cuisine garnie
d'une batterie très-succincte, la pharmacie où
s'étaient des herbes variées recueillies dans les
terrains crayeux du voisinage, et enfin les ap-
partements particuliers du directeur.

Une cantinière traitée après de longs ser-
vices algériens, et plus forte sur la distribution
des boissons que sur l'administration de remè-
des, veillait aux besoins des pensionnaires du
beau sexe.

Le personnel masculin était servi par une sorte
de maître Jacques, qui avait été tour à tour gar-
çon apothicaire, tambour de la garde nationale,
cuisinier, et qui trouvait dans l'établissement
l'emploi de ces talents divers.

Les cours, au nombre de trois, ressemblaient
fort à des préaux de prison.

Sablés avec le plâtre pulvérisé qui abonde sur
les buttes, et privés de toute espèce de verdure,
ces promenoirs n'offraient même pas aux ma-
lades l'agrément d'une belle vue, car ils étaient
renfermés entre des murailles de moellons qui
s'élevaient jusqu'à la hauteur du toit.

Cette disposition avait même contribué beau-
coup à déterminer le choix que J.-B. Frapillon
avait fait de ce local aussi disgracieux que bien
approprié à ses dessins.

Bâtie au-dessous de l'éminence déserte que
couronne le célèbre moulin de la Galette, la
maison se trouvait complètement à l'abri des re-
gards indiscrets, et, de plus, elle offrait l'inap-
préciable avantage d'avoir autant de portes
qu'il en fallait pour de nombreux services clan-
destins.

L'entrée officielle faisait face au nord-ouest et
on y arrivait par des chemins déserts qui con-
duisent à la porte de Saint-Ouen ; mais l'en-
ceinte, adossée aux mamelons boueux qui do-
minent le cimetière Montmartre, était percée de
trois ou quatre poternes basses, dont Molin-
char portait toujours les clefs dans sa poche.

Du reste, les pensionnaires du docteur ne se
plaignaient pas de l'isolement auquel les con-
damnait la disposition des bâtiments.

La plupart ne manquaient pas de raisons pour
apprécier les avantages de l'incognito, et les
femmes notamment se gardaient presque tou-
jours de franchir le seuil de leur chambre, où
l'ex-cantinière venait deux fois par jour leur ap-
porter un repas frugal.

Quant aux hommes, la cour carrée où il pou-
vaient se livrer aux exercices du bouchon et du
tonneau, suffisait à leur bonheur.

Mais là ne se bornaient pas les commodités de
cet établissement modèle, et le local choisi par
l'intelligent Frapillon eût été bien incomplet,
s'il n'avait pas renfermé un réduit mieux appro-
prié à certaines exigences extraordinaires de son
industrie interlope.

Le diplomate de la rue Cadet avait prévu le
cas où il faudrait loger et surtout sequestrer des
pensionnaires d'une autre importance que les
miliciens réfractaires et les cuisinières qui for-
maient le fond de la clientèle du docteur.

Au bout du grand bâtiment où on casait les
malades vulgaires, s'élevait le toit d'ardoises
d'un petit corps de logis séparé qui avait dû
autrefois servir à l'habitation du propriétaire de
la fabrique.

Cette humble construction n'avait qu'un seul
étage et ne contenait qu'un appartement petit,
mais complet, et propre à recevoir un ménage
de deux personnes.

Il y avait deux chambres à coucher, un salon
et une salle à manger, simplement mais conven-
ablement meublés, et les fenêtres de ce séjour
rotifé donnaient sur une petite cour où on avait
essayé de semer du gazon.

Une maigre pelouse ornée de quelques rosiers
mal taillés, égayaient un peu la vue, qui se reposait
aussi sur les rameaux desséchés d'une clim-
atie grimpaient le long du mur du fond.

On entrait du dehors dans ce semblant de
jardin par une porte qui s'ouvrait sur des ter-
rains vagues, et il existait dans l'intérieur du
logement une communication avec la maison
principale.

C'était là, dans ce coin secret d'un logis mys-
térieux, dans ce réduit plus introuvable en plein
Paris que les oubliettes d'un vieux château perdu
dans les bois, que la prévoyance malintention-
née de Frapillon avait conduit madame de
Muire et sa nièce.

Amenées par une nuit noire, au fond d'un
fiacre que Molinchar s'était procuré après la
dispersion du rassemblement, les pauvres femmes
n'avaient même pas vu le chemin qu'on leur
faisait suivre.

Elles avaient si bien perdu le sentiment de
la réalité, au milieu des émotions de cette soi-
rée fatale, qu'elles ne s'étaient pas inquiétées
des suites de cette résolution si brusquement
prise.

Le but de leur installation n'avait eu du reste
rien d'effrayant.

J.-B. Frapillon y avait présidé, et, après avoir
présenté à ses pensionnaires le Dr Molinchar
qui, disait-il, avait charge de le suppléer en
toutes choses, il avait pris congé en promettant
de revenir le lendemain.

Après avoir pris un souper que servit l'ex-
cantinière et auquel elles touchèrent à peine, la
tante et la nièce s'étaient couchées sans avoir la
force d'échanger leurs réflexions, tant elles
étaient brisées de fatigue.

Le lendemain, le jour était venu depuis long-
temps quand mademoiselle de Saint-Senier s'é-
veilla un peu étonnée de voir autour d'elle des
objets nouveaux.

La mémoire lui revint promptement, et, res-
pectant le sommeil de sa tante, elle s'habilla
avec le projet de sortir de bonne heure pour aller
au chalet.

Le départ avait été tellement improvisé la
veille, qu'un voyage à la rue de Laval était in-
dispensable pour y prendre une foule d'objets
nécessaires à leur nouvelle existence.

Renée, qui avait d'ailleurs d'autres raisons de
désirer revoir bientôt le pavillon, s'étonna d'a-
bord un peu de ne voir personne, et descendit
dans le jardin où elle pensait rencontrer quel-
que servante.

Elle trouva partout la solitude la plus com-
plète, et regarda avec une surprise inquiète les
hautes murailles qui l'entouraient de tous côtés.
Elle appela à plusieurs reprises la fille qui l'a-
vait servie la veille, et dont, par hasard, elle se
rappelait le nom.

L'écho des grands murs lui répondit seul.

LIX

Renée pensa que son appel n'avait pas été en-
tendu, et se dit que peut-être les nécessités du
service de la maison de santé retenaient les in-
firmières dans une autre partie de l'établisse-
ment.

L'heure, du reste, était assez matinale pour
expliquer la solitude complète où on laissait les
nouvelles venues.

Mademoiselle de Saint-Senier se résigna sans
trop de peine à attendre la visite du docteur ou
l'arrivée de ses subalternes, et se mit à parcourir
en attendant l'étroit espace dévolu aux pension-
naires privilégiés de l'annexe.

Ce fut tôt fait.

Les murs limitaient la promenade à une dou-
zaine de pas en long et en large, car le parterre
affectait la forme d'un carré parfait.

La jeune fille fut frappée de la négligence avec
laquelle on entretenait ce petit coin de terre.
La pelouse semblait n'avoir jamais été ni ar-
rosée ni ratissée ; les squelettes des rosiers souff-
reteux qui bordaient le gazon séchaient sur
le pied ; les feuilles jaunies formaient comme une
litière qui cachaient le sol des allées.

Il était évident que jamais la main d'un jardi-
nier n'avait passé par là, et que la végétation
s'étiolait rapidement.

Le retour du printemps ne pouvait plus rendre
la vie à ces pauvres plantes abandonnées, et le
manteau de neige jeté par la saison sur ce triste
promenoir servait du moins à cacher les misères
de la nature livrée à elle-même.

Renée aimait la verdure et les fleurs ; elle
s'intéressait à toutes les créations de Dieu, et
dès son enfance passée loin des villes, elle avait
appris à lire dans ce livre mystérieux que pré-
sente nt les champs et les bois à ceux qui les ha-
bitent.

La vue de ce jardin délaissé la choqua ; elle
souffrait de cette incurie comme elle aurait souf-
fert en voyant un malade se consumer lentement
faute des soins affectueux d'un ami.

Ce premier désenchantement fit naître en elle
d'autres idées.

Elle regarda autour d'elle, et trouva que les
murs étaient bien hauts et les barreaux des fe-
nêtres bien épais.

Ce lieu destiné, lui avait-on dit, à recevoir
des malades, ressemblait beaucoup à une prison.

L'air, le soleil et l'espace, si chers aux conva-
lescents, manquaient à cette cour resserrée, et
la parodie de culture qu'on avait essayé d'y in-
troduire ne faisait qu'ajouter un regret aux
tristes impressions que son aspect faisait naître.

Renée étouffait et croyait sentir sur ses épaules
le poids de ces moellons entassés selon les règles
disgracieuses de l'architecture suburbaine.

Cette succession de bâtisses vulgaires élevées
par un maçon de la banlieue pour abriter des
chaudières ou des machines, lui paraissait une
chose laide, sombre, presque menaçante.

Pour échapper à cette sensation pénible, elle
rentra dans l'appartement qu'elle venait de
quitter.

Là, du moins, régnaient un certain confortable
qui pouvait faire oublier un instant les tristesses
du dehors.

Madame de Muire dormait encore, et Renée
put examiner, mieux qu'elle ne l'avait fait la
veille, le petit salon et la salle à manger qui for-
maient les pièces principales de leur nouveau
domicile.

Les meubles étaient à peu près neufs, et le
papier de tenture assez frais.

Cela avait, au premier abord, l'apparence d'un
honnête intérieur bourgeois ; mais, en y regar-
dant de plus près, on retrouvait les marques
très-visibles de l'abandon qui était le trait dis-
tinctif de ce séjour déplaisant.

La poussière couvrait d'une couche épaisse les
consoles et les fauteuils ; les vitres étaient de-
venues opaques faute d'un lavage suffisant, et la
villaine pendule en bronze doré qui masquait une
glace semée de taches noires, semblait n'avoir
jamais marché.

Deux tisons, éteints peut-être depuis le der-
nier hiver, se croisaient dans les cendres du
foyer, et on avait froid rien qu'à regarder cette
mesquine cheminée sans flamme.

Dans la salle à manger, la vaisselle qui avait
servi au maigre souper de la veille était restée
sur la table, et la vue des reliefs peu appétissants
d'un repas improvisé ne contribua pas peu à
augmenter la répugnance que la jeune fille
éprouvait, en dépit de sa résignation.

Le luxe, dont elle n'avait jamais connu le be-
soin, faisait, sans qu'elle s'en doutât, partie in-
grate de son existence, et cette négligence pos-
sée jusqu'à la malpropreté, révélait ses nerfs
délicats.

Mais des préoccupations plus sérieuses com-
mençaient à prendre le dessus.

Renée venait de remarquer que la seule porte
de communication avec le bâtiment principal
était fermée par une énorme serrure dont la clef
était placée en dehors.

Il était évident que les habitants du corps de
logis séparé se trouvaient dans l'impossibilité
d'en sortir sans la permission du directeur.

Il fallait attendre qu'il plût à ses subalternes
de faire jouer extérieurement le péne solide que
assurait la clôture, et mademoiselle de Saint-
Senier s'étonnait à bon droit qu'on laissât ainsi
des malades à la discrétion d'un infirmier.

Elle chercha vainement un cordon de sonnette
ou un bouton électrique, et, agacée à la fin de
son isolement par trop prolongé, elle se mit à
frapper contre la porte avec une colère d'enfant.

Cette tentative ne fut pas plus heureuse que
les appels jetés au vent de la cour.

Renée meurtrit inutilement ses doigts délicats
et renonça bientôt à perdre ainsi sa peine.

Elle revint sur ses pas en faisant de fort